

Daryush Shayegan

L'âme poétique persane

*Ferdowsî, Khayyâm, Rûmî,
Sa'dî, Hâfez*

Albin Michel

VesalBookshop.com

Cet ouvrage a paru en Iran
aux Éditions Farhang-e Moâser (9^e édition, 2017)
sous le titre *Panj Eqlîm-e Hozûr, Bahsî dar bâre-ye
shâ'erânegî-ye irâniân.*

© Éditions Albin Michel, 2017
ISBN : 978-2-226-42673-4

Sommaire

Introduction.....	5
Les cinq climats de présence	17
Ferdowsî, ou le temps qui devance la mort	31
Khayyâm, ou le temps instantanéiste des éclairs de présence	53
Mowlânâ, ou le temps d'arrachement en bonds extatiques	77
Sa'dî, ou le temps social de l'homme cultivé (<i>abl-e adab</i>)	103
Hâfez, ou la mise en suspens du temps entre <i>azal</i> et <i>abad</i>	131
Notes	193
DU MÊME AUTEUR	208

VesalBookshop.com

Introduction

Je dois tout d'abord avouer avec humilité que je ne suis point un érudit dans les lettres persanes. Cet essai, dont une partie parut autrefois dans *Les Études philosophiques* sous forme abrégée en octobre-décembre 1983, n'a point l'intention de révéler des vérités inédites sur les grands poètes persans. Tout en appartenant au monde iranien, je me suis penché sur ce problème comme un libre penseur, essayant de prendre du recul comme s'il s'agissait de porter un jugement extérieur. Par conséquent l'intention qui motiva la rédaction de ce livre consiste à mettre en évidence le comportement insolite du Persan à l'égard de ses poètes. Pourquoi le Persan estime-t-il à tel point ses grands poètes, lesquels ont acquis chez nous une vénération quasi religieuse ? Quelle est la nature de ce rapport intime qui lie le Persan à ses poètes dont les messages investissent tout son être et pénètrent profondément la substance de son âme ? Le but de ce court essai est de mettre en relief ces relations exceptionnelles surtout avec ceux d'entre les poètes qui, à travers les siècles, ont acquis un statut

mythique. Les Persans sont séduits, envoûtés par le verbe incantatoire de leurs grands poètes. On se demande parfois si ce sont eux qui vivent dans notre époque, ou si c'est nous qui ne sommes pas encore sortis de la leur. Leurs vers abreuvent les recoins les plus secrets de notre âme, leur esprit imprègne encore notre vision du monde et leur sagesse mystique façonne toujours notre regard sur la vie.

Dès mon enfance je m'étonnais du comportement de mes compatriotes à cet égard. Le fait que tant de gens connaissent tant de poèmes par cœur et les accordaient immédiatement à telle situation donnée ou à telle impasse insoupçonnée me stupéfiait outre mesure. Chaque être tant soit peu cultivé était en lui-même un riche creuset plein de préceptes et de conseils poétiques. Plus tard, quand je suis parti faire mes études en Angleterre, en Suisse puis en France, j'ai rarement vu des Européens connaître tant de vers par cœur : un Français vous livrer spontanément de longues tirades de Racine, de Baudelaire ou de Hugo, ou un Anglais se référer à tout bout de champ à Shakespeare, à Milton ou à Keats. J'ai remarqué

qu'en ce qui concerne ce sujet particulier, les Persans sont un cas unique au monde et on ne peut les comparer à d'autres nations.

Je me souviens qu'en 1963, alors qu'Éléni Kazantzaki, l'épouse du grand écrivain grec, était mon hôte à Téhéran, je l'ai amenée à Ispahan et à Shîrâz. Lorsqu'elle visita les tombes de Hâfez et de Sa'dî à Shîrâz, elle fut tellement bouleversée qu'elle me fit une remarque qui resta gravée dans ma mémoire pour toujours : « Je n'ai vu nulle part ailleurs que la tombe d'un poète devienne un lieu de pèlerinage pour les hommes et que ceux-ci puissent jouir d'une telle intimité empathique avec leurs œuvres. On dirait que leur omniprésence ne vous quitte jamais et que vous vivez en symbiose permanente avec tout ce qu'ils vous ont inculqué : trait que je n'ai vu dans aucun autre pays. »

C'est précisément ce *trait-là* que j'ai voulu analyser dans cet essai en vue de comprendre tant soit peu le mécanisme psychique de l'*Homo poeticus* persan, car si ces poètes ont atteint quelque part une dignité presque divine, la raison en est que leur présence immémoriale et métahistorique nous

hante toujours et que nous sommes, qu'on le veuille ou non, leurs disciples inconditionnels.

J'étais tellement habitué à ce que l'on vénère ses poètes qu'après avoir écrit un livre en persan sur Baudelaire (*Le Démon de la lucidité*) et qu'en l'espace d'un an ce livre eut connu, à ma grande surprise, trois tirages successifs, je suis allé visiter sa tombe au cimetière de Montparnasse. J'ai été terriblement déçu : tout d'abord, il me fallut un temps très long pour trouver sa tombe, car il n'était pas enterré individuellement mais dans le caveau familial de l'homme qu'il avait haï toute sa vie, le général Aupick. Sur la pierre tombale on lisait après le nom du général, officier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur, celui de Charles Baudelaire, son beau-fils, décédé à l'âge de quarante-six ans le 31 août 1867. On ne s'était même pas donné la peine de dire que Baudelaire avait d'abord été un poète. J'étais complètement retourné, je n'arrivais pas à comprendre que l'un des plus grands poètes de la France, qui avait révolutionné toute la poésie à l'échelle européenne et qui avait été en plus, comme le dit si bien Walter Benjamin, le premier grand poète européen du XIX^e siècle, n'eût même

pas une tombe individuelle. Il est vrai qu'à sa mort il était surtout reconnu comme un « poète maudit », mais cent cinquante après, assez de temps s'était écoulé pour qu'on fit amende honorable. Je trouvais franchement indigne qu'un pays de grande culture comme la France n'eût pas respecté le repos éternel d'un de ses fils les plus géniaux. Cette fois-ci, il fallait le dire sans ambages : aux grands hommes la patrie n'était pas reconnaissante.

Revenons à présent à notre sujet : l'adoration perpétuelle dont jouissent les poètes persans. Cette relation qui renforce tant l'identité culturelle des Iraniens a une autre caractéristique singulière : elle ne prête aucune attention à la chronologie des poètes, comme si le temps ne jouait aucun rôle déterminant dans cette relation existentielle (je l'expliquerai plus tard dans cet essai). Que le dernier poète lyrique persan Hâfez ait vécu sept siècles avant notre ère ne change absolument rien à son actualité intemporelle, Hâfez reste même aujourd'hui un best-seller, il aurait suffi qu'on imprimât un nouveau *Dîvân* de lui pour qu'il battît, sans coup férir, tous les records de ventes de librairie.

Comment justifier ce comportement étrange et même anachronique ? Dans un de mes livres je faisais dire à une Française parlant à son ami iranien ceci : « Depuis des siècles vous lisez les mêmes poèmes (peut-être faudrait-il que quelqu'un éclaire votre relation pathologique avec ce genre de pensée), vous les apprenez par cœur, vous les récitez à haute voix, vous vous y référez sans cesse. Pour chaque situation vous avez déjà un proverbe préconçu ou quelques vers sortis tout frais de l'arsenal ancestral, et pour chaque misère humaine un remède miraculeux. Rien en somme qui provoque l'étonnement, qui effondre les certitudes, rien qui bouleverse les fondements de l'être. Mais cette solidité apparente est-elle une constance de caractère, ou bien une pétrification ? Cette suite fastidieuse dans les idées, est-ce une sagesse ou bien un ennui ritualisé ? À vrai dire je ne connais pas la réponse⁽¹⁾. »

Imaginons, me disais-je, un Italien qui réciterait à longueur de journée *La Divine Comédie*, y trouverait les réponses toutes faites à ses angoisses religieuses, y puiserait la sublimité des mystères du monde ; un Italien en somme qui s'enfermerait